

## Ligne blanche

Sevin Sahin

Je me rappelle comme si c'était hier, c'était d'ailleurs peut-être hier, qui sait, le temps aussi est différent selon l'endroit où vous êtes. Il coule, court, vous dépasse. Je vais tout vous dire, seulement les idées ne sont pas encore en place.

Je me vois sourire bêtement à l'aéroport, devant une assemblée de femmes en pleurs : « mon fils, mon fils, que j'ai nourri, mon fils il s'en va, mon fils fais attention... » Fils, mari, frère et là plus rien de tout ça. Oui, je me rappelle comme si c'était hier de mes trois sœurs, ma femme, ma mère et moi qu'on expédiait dans une terre inconnue et fertile. À leur expression, il était difficile de dire si elles allaient m'enterrer ou me marier. Je ne savais pas non plus ce qui m'attendait, aux pleurs de celles que je laissais je répondais par ce sourire incompréhensible pour tous même pour moi. Un convoi de femmes en pleurs est mon dernier souvenir du pays.

Je suis arrivé à Paris le 12 mars 1981 avec comme seul bagage une malle en tissu vert. Je ne parle pas le français, ni ne tenterai de l'apprendre. Une grande communauté m'accueillera et me démontrera l'inutile effort fourni par de nombreux ambitieux pour apprendre une langue qu'ils n'apprendront jamais. Des règles trop nombreuses et autant d'exceptions, ajouter à cela des lettres qui sonnent comme un râle infini dans nos gorges. Je me contenterai du nécessaire vital. Je ne comprend pas, je ne parle pas français.

La pluie battait la ville et les vitres sales de l'autobus qui se dirigeait vers le centre-ville. Je regardais la route et me perdais dans les lignes blanches qui se couraient les unes après les autres sans jamais se toucher sauf dans mon imagination. Une seule ligne blanche et continue sur la chaussée glissante, j'imaginai ma vie comme ça, une ligne parfaitement dessinée sans coupure, imperfection ou imprévu.

La France, je n'en connaissais que sa tour Eiffel et ses filles aux mœurs plus légères que chez nous. Une tour, des filles, c'était suffisant pour moi, garçon de 18 ans. Je ne m'y connais pas trop en bonheur mais si un moment j'ai été heureux c'était sans doute ce jour-là, sous la pluie, seul et loin du pays, des traditions et des rôles que je devais assumer. Mon arrivée fut une grande réussite, je suis bien arrivé, oui le voyage s'est bien passé, je suis chez Mahmut, il a déjà un travail pour moi. Je vous rappelle quand je peux. Et je ne le pourrais pas très souvent.

Mahmut, un ami de mon beau-frère, m'avait arrangé une place dans un pressing du 10<sup>e</sup> arrondissement, il avait dû choisir ce quartier pour ne pas trop me brusquer. Il a eu raison, l'adaptation fut de courte durée, seul mon patron semblait ne pas parler le Turc. Mon patron, Monsieur Zaczek, était un Juif polonais, il tenait cette blanchisserie familiale depuis bientôt 20 ans. Dès les premiers jours, il me montra une affection paternelle que je n'avais jamais connue. Il me parlait du quartier, faisait des grands gestes pour me dire que je ne devais pas aller de l'autre côté du faubourg.

J'avais là une place confortable, chaleureuse, et pas d'autre pression que celle de ne laisser aucune trace. Cette blanchisserie avait une bonne réputation dans tout le 10<sup>e</sup> arrondissement, je me devais de respecter les règles établies depuis bien avant ma naissance.

Je lavais, repassais le linge sale de tout le quartier et je nettoyais le magasin avant d'aller rejoindre une communauté d'alcooliques qui se prenait pour des exilés politiques. La politique c'est comme le football, notre identité, deux sports nationaux qui mesurent notre attachement à la patrie. Moi, j'y suis très attaché à ma patrie, comme beaucoup je deviens un nationaliste pendant la demi-finale de la coupe d'Europe et le jour des législatives.